

LE SENTIMENT D'APPARTENANCE ET LE CLIVAGE DES « CONSCIENCES »

Cette brève réflexion voudrait jeter quelque éclairage sur un problème important auquel se confronte la vie religieuse depuis quelque temps. Chez un grand nombre de religieux, le sentiment d'appartenance à la communauté s'est relâché; chez beaucoup, il est gravement ébranlé; chez certains, il a pratiquement disparu. Ce problème de l'appartenance comporte des incidences de toutes sortes: théologiques, morales, psychologiques, existentielles. Il est difficile de le saisir dans toute sa profondeur et de l'analyser d'une façon exhaustive dans cet article. Mes remarques se situent à la fois au niveau psychologique, c'est-à-dire au plan des données émotives et affectives, et au niveau existentiel, c'est-à-dire au niveau du conditionnement même qui structure l'existence humaine, au niveau du sens et des conditions qui permettent la réalisation de l'homme.

Cet article voudrait montrer que la coexistence ou la juxtaposition de consciences fort différentes à l'intérieur d'une même institution religieuse est une des causes importantes, sinon la plus importante, de la crise du sentiment d'appartenance. Mais d'abord une brève description phénoménologique de ce qu'est le sentiment d'appartenance.

« Je t'appartiens », dit l'amant à sa bien-aimée. Cette phrase fait ressortir un aspect primordial de la réalité extrêmement complexe de l'amour. L'amour éclaire et aveugle, fortifie et rend faible, console et fait souffrir; mais surtout il fait appartenir. Le « je t'appartiens » désigne que l'être est complètement saisi par la personne aimée, que l'amour est le feu qui le consume, l'espace qu'il habite et l'air qu'il respire. Le « je t'appartiens » s'accouple avec le « tu m'appartiens » et non pas avec le « tu me possèdes ». Parce que je t'appartiens, tu ne me possèdes pas mais tu m'appartiens. Le sentiment correspondant à l'appartenance, c'est l'appartenance et non pas la possession. Deux

êtres s'appartiennent, mais ne se possèdent pas. Quand l'appartenance devient possession, l'amour se fait dominateur, jaloux, suffocant. Il engendre la mort. Ce n'est que dans l'appartenance réciproque que l'amour fait vivre, ressuscite, rachète. L'appartenance atteint sa pleine réalisation dans l'amour. L'appartenance amoureuse crée une nouvelle condition d'existence : elle rompt la solitude et ouvre des possibilités nouvelles de communion, de dépassement, de liberté et d'espérance.

« J'appartiens à telle communauté ». J'utilise cette formule pour désigner d'abord que j'ai avec ma communauté des relations juridiques. De mon côté, j'ai fait vœu d'y vivre et d'y apporter ma collaboration ; elle, de son côté, m'a accueilli comme l'un de ses membres et m'a pris en charge. Plus profondément, le « j'appartiens à telle communauté » désigne que je partage l'idéal de ma communauté, que je communie à son esprit, que j'épouse ses objectifs et que je fais mienne sa cause. De plus, le « j'appartiens à telle communauté » veut exprimer que c'est là que je vis, que je noue des liens d'amitié, que je nourris des rapports fraternels. Là l'appartenance ne se situe plus au niveau de la relation je-tu comme dans l'amour, mais au niveau de la relation je-nous. La réponse du « nous » n'est pas « nous te possédons ». La communauté ne possède pas ses membres. Quand elle les considère comme sa possession, elle les réduit au rang de choses. Et exister comme chose, comme instrument, voilà la forme la plus subtile de servitude. La communauté cesse alors d'être un foyer d'épanouissement pour devenir un lieu concentrationnaire.

« J'appartiens à telle compagnie », entend-on souvent dire. Cela veut signifier que je suis en relation contractuelle temporaire avec elle. C'est là que je travaille présentement, que je fais mon métier pour gagner ma vie et pour apporter ma collaboration à la construction du monde. Si mon travail est humain, si je l'aime vraiment et si le milieu est sympathique, alors pourra se développer en moi un sentiment d'appartenance qui pourra devenir très intense. Ceci sera vrai surtout des professionnels et des cadres. D'ailleurs les entreprises s'évertuent par un subtil lavage de cerveau et par un système méritocratique savamment organisé¹ à susciter ce sentiment d'appartenance à la Compagnie. Une fois que l'individu a épousé la cause de sa compagnie et qu'il a identifié réussite professionnelle et réussite personnelle, son rendement est décuplé. L'individu est littéralement possédé par la compagnie qui l'emploie. Aussi vaut-il mieux parler ici de conditionnement d'appartenance que de sentiment d'appartenance.

1. « Système méritocratique » : système de récompense et de promotion au mérite.

« Je m'appartiens ». Voilà l'expression utilisée pour signifier qu'on n'est ni en amour ni en état de dépendance. Mais on l'emploie généralement pour dire qu'on est en pleine possession de ses moyens, que tout son être est sous contrôle, et qu'on n'est pas dominé par une émotion et une passion trop forte. À ce niveau, le sentiment d'appartenance est un sentiment de liberté.

De toutes ces considérations phénoménologiques, essayons maintenant de dégager les principales coordonnées du sentiment d'appartenance.

Paradoxalement le sentiment d'appartenance est le sentiment de liberté qui découle du fait que l'on « appartient » au monde dans lequel on vit. Quand le religieux « n'appartient » plus à sa communauté, il se sent emprisonné par elle et par les obligations qu'elle impose. Appartenir à une communauté signifie :

1. assumer librement les engagements que l'on a pris envers la communauté et ses membres ;
2. épouser l'idéal, la cause, les espoirs et les problèmes de la communauté ;
3. communier à la vision du monde qui prévaut dans l'ensemble de la communauté, partager le même horizon culturel et spirituel, vivre au niveau de la « conscience » commune ;
4. être saisi par des sentiments d'affection et d'amitié et nourrir des relations fraternelles authentiques ;
5. être à l'aise dans la communauté, avoir l'air de famille, faire partie du décor ;
6. être convaincu que la communauté m'appartient, qu'elle ne me possède pas, que je suis considéré comme un être responsable et libre.

Cette description de l'appartenance nous montre à l'évidence qu'elle est une coordonnée existentielle fort importante, puisqu'elle se rattache à un des besoins fondamentaux de l'être humain, le besoin d'être reconnu. L'équilibre psychologique d'un individu n'est assuré que lorsqu'il a appris à *se reconnaître*, au sens où l'on se retrouve à des points de repères qui permettent de savoir où l'on est et où il faut aller. Dès qu'on se reconnaît, on n'est plus perdu. La lumière se fait, l'espoir renaît. Qui s'est jamais perdu en forêt saura ce que veut dire se reconnaître, se retrouver avec tout ce que cela comporte de joie, de sécurité, de lumière, d'espérance. S'il est important pour son équilibre psychique que le religieux se reconnaisse dans sa communauté, il est tout aussi important qu'il y *soit reconnu* pour ce qu'il est, qu'il y soit compris, considéré, apprécié. Se reconnaître et être reconnu, voilà

l'enjeu fondamental du sentiment d'appartenance. Point n'est étonnant dès lors que l'anémie ou la perte du sentiment d'appartenance plonge les êtres dans un état de crise.

La perte du sentiment d'appartenance se traduit concrètement par l'apparition du sentiment d'exil. Celui qui n'appartient plus devient un étranger dans sa propre demeure. Être étranger, c'est être différent, isolé, marginal, c'est ne pas se sentir chez soi. Être étranger, c'est ne pas avoir la même mentalité, les mêmes critères d'évaluation, les mêmes valeurs, les mêmes normes de vie et les mêmes canons de moralité et de beauté. C'est se sentir dépaysé. Les autres nous paraissent étranges comme nous leur paraissions étranges. Être étranger, c'est avoir l'âme en exil. C'est ne plus ressentir, dans la chose communautaire, sa propre cause, son propre sérieux, sa propre fierté. En un mot, c'est vivre au niveau d'une autre « conscience ».

C'est à ce niveau de la conscience que se situe, pour une large part, la crise d'appartenance qui existe dans les communautés. Le sentiment d'appartenance s'anémie et se dissout lorsque l'individu accède à une conscience nouvelle qui est en rupture avec la conscience dominante. Alors apparaît le sentiment d'exil qui a tôt fait d'envahir complètement l'individu.

J'entends ici le mot « conscience » au sens où l'emploie Ch. Reich dans son livre, *Le regain américain*². La conscience est la configuration globale, à la fois spirituelle, intellectuelle et affective, qui représente l'ensemble de la perception qu'un individu a de la réalité sociale, historique, culturelle, dans laquelle il vit. Entendue en ce sens, « la notion de conscience, écrit Reich, inclut le milieu, l'éducation, les opinions politiques, la profondeur des vues, les valeurs, les sentiments, la philosophie de l'individu, mais elle dépasse ces éléments pris isolément ou dans leur totalité. La conscience, c'est l'homme tout entier ; c'est sa mentalité, son mode de vie. C'est à partir de là qu'il crée sa propre vie et partant la société dans laquelle il vit »³.

Je crois pouvoir discerner dans les communautés existantes la coexistence d'au moins deux types de conscience que j'appellerai, faute de mieux, la « conscience rangée » et la « conscience anarchique », ne donnant à ces expressions aucune connotation péjorative.

La conscience rangée me paraît être la conscience dominante dans la plupart des communautés. C'est la conscience « officielle » : elle

2. Paris, Laffont, 1971.

3. *Op. cit.*, p. 25. Ce livre m'a été d'un grand secours pour caractériser les deux consciences qui existent dans les communautés religieuses.

fournit aux autorités les critères de leurs décisions et de leur administration. C'est aussi la conscience « communautaire » : elle est partagée par l'ensemble des religieux de chaque institution. Cela veut dire que la vie et la structure des communautés, jaillissant des exigences de la conscience rangée, sont organisées de façon à répondre aux attentes, aux désirs, aux perceptions de cette dernière.

La conscience rangée se caractérise par la priorité accordée au bien commun et à l'institution. Elle pense que la vie et les activités doivent être organisées en vue d'objectifs qui dépassent l'individu. Il faut de l'organisation, de la planification, de la méthode pour que l'existence soit viable et que les objectifs soient poursuivis efficacement. Il faut que les responsabilités soient clairement définies et réparties selon une hiérarchie rationnelle de l'autorité. Car l'homme de la conscience rangée croit à l'autorité. Mettant l'accent sur l'institution, il attache spontanément de l'importance aux maisons, au nombre de religieux, aux structures, aux règlements, à la discipline. Il a lié son sort à une institution plus grande que lui à qui il demande d'assurer sa sécurité personnelle et sur laquelle il compte pour authentifier le sens et la valeur de sa vie.

La conscience rangée privilégie volontiers les valeurs morales volontaristes. Ce qui importe à ses yeux, c'est la détermination du caractère, le courage, le sens du devoir, le travail, l'honnêteté. L'important, c'est la force morale des individus. Au moment d'un chapitre par exemple, la conscience rangée votera pour le candidat qui semble posséder de solides qualités morales et sur qui on peut compter pour rétablir l'ordre, la discipline, l'observance de la loi et la vie régulière.

Car la conscience rangée est réformiste. La réforme qu'elle préconise se situe volontiers au niveau moral et va toujours dans le sens de l'institution. Réformer, c'est corriger les abus, les excès et les déviations ; c'est redresser les structures et rajeunir le système. La conscience rangée prend pour acquis que la structure existante a encore de l'avenir et que, moyennant certaines corrections, elle peut permettre des conditions de vie adéquates. Bien que réformiste, la conscience rangée est potentiellement répressive : elle se fait accueillante aux idées nouvelles, mais à condition que la nouveauté ne vienne pas déranger ou ébranler l'ordre sous-jacent.

Quant au travail, la conscience rangée croit que l'individu doit s'accommoder d'une fonction utile à son institution ou à la société et se soumettre aux exigences de son métier et de sa congrégation. Le travail est un élément de la vie et il impose qu'on consente à des sacrifices,

qu'on renonce à des goûts personnels et à certaines expériences humaines.

D'ailleurs pour la conscience rangée, l'expérience est une donnée un peu suspecte. Son grand principe: il est plus satisfaisant pour l'individu de dominer l'expérience que de s'y prêter. Il n'est, à ses yeux, d'expérience profitable et bénéfique que celle que l'on prévoit, organise et contrôle. On ne doit jamais se laisser aller. Est dangereuse toute expérience qui survient à une personne qui n'est pas sur ses gardes et qui la surprend à l'improviste. Le contrôle et l'analyse réduisent toujours les dimensions de l'expérience. Une fois dominée et maîtrisée, l'expérience a perdu sa percutance; elle ne nous enseigne plus rien de neuf.

La vie, pour l'homme de la conscience rangée, a quelque chose d'ennuyant. Son programme de vie est bien arrêté. Il ne peut rien lui arriver. Il sait où il va. Sa journée se déroule telle que prévue et planifiée, sans surprise ni dérangement⁴.

Voilà une esquisse fort schématique de la conscience rangée. Passons maintenant à la conscience anarchique.

La conscience anarchique apparaît le jour où l'individu cesse d'accepter comme allant de soi les impératifs et les lois de l'institution, qu'il refuse de souscrire aux objectifs et aux idéaux qu'elle propose et qu'il n'épouse plus le mode de vie qu'elle lui offre. Cette libération permet à l'individu d'édifier ses propres valeurs religieuses et son style de vie sur des bases nouvelles. La conscience anarchique ne croit pas à la structure, ne cherche pas à la réformer, en fait une critique radicale. Pour retrouver les valeurs, elle part non des données fournies par l'institution, mais du moi individuel qu'elle considère comme la valeur suprême. Ce qui est important, c'est l'individu dans son originalité propre. On ne mesure pas les êtres d'après les archétypes sociaux et les standards établis, mais on les apprécie dans leur singularité et leur différence. Il est moins important pour l'individu de faire quelque chose, d'avoir un statut social, de jouer un rôle important, d'occuper un rang enviable que de chercher à s'exprimer dans la spontanéité et l'authenticité. Jouer un personnage? Changer pour faire plaisir? Jamais. Car c'est en soi-même qu'on apporte davantage au groupe.

Le groupe, en effet, représente une valeur de première importance pour la conscience anarchique. Le groupe, c'est la communauté fraternelle; c'est un « être-ensemble » non structuré où les rapports d'autorité et de subordination sont exclus, où les relations fondées sur les rôles sont rejetées. La conscience anarchique se méfie spontanément

4. Cf. *id.*, p. 95.

des relations juridiques et contractuelles. Elle comprend mal qu'une loi puisse lier les personnes une fois que le sentiment a disparu. Seuls sont authentiques les rapports basés sur l'amour, l'amitié, la camaraderie, la solidarité. Elle a horreur de l'hypocrisie et des relations stéréotypées.

La conscience anarchique n'attache guère d'importance aux déclarations de l'autorité civile, ecclésiastique ou religieuse. Elle serait même extrêmement gênée par les jeux de coulisse et les compromis qui entourent ces déclarations si elle ne s'en désintéressait pas tant. Pour elle la vie monte des racines, elle ne descend pas du faite. À ses yeux l'autorité n'a jamais rien inventé ; elle a toujours servi de frein ; il ne faut rien en attendre de créateur. La conscience anarchique ne rejette pas toute forme d'autorité, mais elle croit davantage au rayonnement des personnes pour changer le monde qu'au pouvoir de l'autorité.

Du point de vue doctrinal, la conscience anarchique estime que le sentiment religieux est au moins aussi important que l'orthodoxie doctrinale. Elle se préoccupe moins de la portée dogmatique des énoncés théologiques que de leur valeur signifiante pour la vie. La percutance existentielle est considérée comme un des critères importants de la vérité. Les hommes de principe risquent fort de passer à côté de la vie et de la vérité : seuls ceux qui « sentent » profondément peuvent parvenir à quelque vérité et percevoir l'absolu. À la limite, n'est vrai pour l'individu que ce dont il a fait lui-même l'expérience — non ce qu'on lui a enseigné magistralement ou démontré scientifiquement.

D'où l'importance primordiale de l'expérience pour l'homme de la conscience anarchique. Le travail ne doit pas l'absorber au point de lui interdire toutes sortes d'expériences intéressantes, surtout celles qui relèvent du domaine de la fantaisie et de la sensibilité. Imagination, utopie, aventure, fête, spontanéité, créativité, danse, musique, pensée non rationnelle, intuition, émerveillement, affectivité, érotisme même, toutes ces valeurs sont tenues en haute estime par la conscience anarchique qui est toujours friande d'expériences nouvelles.

Telles sont les grands traits qui caractérisent la conscience anarchique qui est tout à fait minoritaire dans les communautés.

Il va sans dire que la conscience rangée ou la conscience anarchique, telles que décrites plus haut, se rencontrent rarement à l'état pur dans des individus. Nous tenons plus ou moins de l'une ou de l'autre conscience.

Que se passe-t-il quand un individu dont la conscience anarchique est proéminente vit au sein d'une communauté où règne la conscience rangée ? Il se sent tout à fait étranger et son sentiment d'appartenance s'étiolé. L'homme de la conscience anarchique, parce qu'il est en

situation de minorité, ne pourra vivre longtemps là où la conscience rangée est dominante. Il cherchera spontanément toutes sortes d'expédients pour résoudre les problèmes d'une situation devenue insupportable. Ou bien il se terrera dans le silence, poursuivant son bonhomme de chemin sans se soucier des autres ; ou bien il optera ouvertement pour la marginalité en développant d'autres solidarités ; ou encore il rompra carrément avec une institution qui lui est devenue étrangère.

Il n'est évidemment pas dans mon propos d'étudier ces diverses éventualités. Qu'il me suffise, pour terminer, de rappeler que la coexistence des deux types de conscience étudiés dans cet article est une des causes — mais non la seule — conduisant à l'étiollement du sens de l'appartenance et provoquant une situation de crise difficile à résorber.

Richard Bergeron, *o.f.m.*

*5301 McKenna,
Montréal 250.*